

**COLETTE BAUDOCHE**

SUIVI DE

**LA COLLINE INSPIRÉE**

# DU MÊME ÉDITEUR

**MADemoiselle de Jessaincourt**

LOUIS BERTRAND, 2020

**TERRES LORRAINES**

ÉMILE MOSELLY, 2020

**MARLY ET FRESCATY – UNE HISTOIRE DE MÉTAMORPHOSES**

JACQUES LONCHAMP, 2020

**MATCHS ET FIGURES DE LÉGENDE DU FOOTBALL CLUB DE METZ (1969–1999)**

THOMAS ANDRÉ, 2020

**MATCHS ET FIGURES DE LÉGENDE DU FOOTBALL CLUB DE METZ (1932–1968)**

THOMAS ANDRÉ, 2019

**DICTIONNAIRE TOPOGRAPHIQUE, HISTORIQUE ET ÉTYMOLOGIQUE**

**DES RUES, PLACES, PONTS ET QUAIS DE LA VILLE DE METZ**

FRANÇOIS-MICHEL CHABERT, 2018

**METZ MONUMENTAL & PITTORESQUE**

ALBERT BERGERET, 2018

**NANCY MONUMENTAL & PITTORESQUE**

ALBERT BERGERET, 2018

**COLETTE BAUDOCHE**

SUIVI DE

**LA COLLINE INSPIRÉE**

**MAURICE BARRÈS**



Éditions JALON, 2020

© 2020, Éditions JALON. Tous droits réservés.  
contact.editions-jalon.fr  
ISBN 978-2-491068-13-4  
Dépôt légal : décembre 2020

**COLETTE BAUDOCHE**

**HISTOIRE D'UNE JEUNE FILLE DE METZ**

**ROMAN**

À Monsieur Frédéric Masson.  
Charmes-sur-Moselle, le 1<sup>er</sup> octobre 1908.

Mon cher ami,

Je vous offre ici l'ouvrage où je crois avoir le mieux mêlé les images que je trouve en fermant les yeux et celles que j'ai recueillies d'après nature. Vous m'avez fait le plaisir d'aimer le Service de l'Allemagne. Colette Baudoche est la sœur de l'Alsacien Ehrman. L'un et l'autre, j'ai essayé de les présenter avec les mots les plus unis et sans aucun artifice, pour ne pas diminuer devant le lecteur une position d'un romanesque si vrai. Vous qui vivez pour amener la lumière sur toutes les parties d'une figure colossale, vous reconnaîtrez, je crois, dans ces deux jeunes gens, quelques-unes des vertus avec lesquelles votre héros fit de l'épopée. J'ai voulu décrire les sentiments des récentes générations d'Alsace, de Lorraine et de Metz à l'égard des vainqueurs. J'admire en elles ce qui me paraît le signe d'une humanité supérieure : la volonté de ne pas subir, la volonté de n'accepter que ce qui s'accorde avec leur sentiment intérieur. Ces captifs et ces captives continuent d'ajouter au capital cornélien de la France. J'ai tenté d'incorporer à notre littérature les grands exemples de constance et de fierté qu'ils fournissent chaque jour, là-bas, afin que leur vertu continue de s'exercer au milieu de nous. Le public dira si j'ai réussi. Pour vous, mon cher ami, de qui l'indulgence m'est acquise depuis vingt-cinq ans, vous trouverez au moins dans ce livre un témoignage de ma fidèle affection.

Maurice Barrès.

Il n'y a pas de ville qui se fasse mieux aimer que Metz. Un Messin français à qui l'on rappelle sa cathédrale, l'Esplanade, les rues étroites aux noms familiers, la Moselle au pied des remparts et les villages disséminés sur les collines, s'attendrit. Et pourtant ces gens de Metz sont de vieux civilisés, modérés, nuancés, jaloux de cacher leur puissance d'enthousiasme. Un passant ne s'explique pas cette émotion en faveur d'une ville de guerre, où il n'a vu qu'une belle cathédrale et des vestiges du dix-huitième siècle, auprès d'une rivière agréable. Mais il faut comprendre que Metz ne vise pas à plaire aux sens ; elle séduit d'une manière plus profonde : c'est une ville pour l'âme, pour la vieille âme française, militaire et rurale.

Les statues de Fabert et de Ney, que sont venues rejoindre celles de Guillaume I<sup>er</sup> et de Frédéric-Charles, étaient entourées du prestige qu'on accorde aux pierres tutélaires. On se montrait les héros des grandes guerres sur les places où les officiers allemands exercent aujourd'hui leurs recrues. Les édifices civils gardent encore la marque des ingénieurs de notre armée ; c'est partout droiture et simplicité, netteté des frontons sculptés, aspect rectiligne de l'ensemble. D'un bord à l'autre de la place Royale, le palais de justice s'accorde fraternellement avec la caserne du génie ; les maisons bourgeoises, elles-mêmes, se rangent à l'alignement, et, sous les arcades de la place Saint-Louis, on croit sentir une discipline. Cet esprit s'étend sur la douce vallée mosellane. Depuis l'Esplanade, on devine sous un ciel nuageux douze villages vigneron, baignés ou mirés dans la Moselle, et qui nous caressent, comme elle, par la douceur mouillée de leurs noms : Scy, qui donne le premier de nos vins ; Rozérieulles, où chaque maison possède sa vigne ; Woippy, le pays des fraises ; Lorry, que ses mirabelles enrichissent ; tous chargés d'arbres à fruits

qui semblent les abriter et les aimer. Mais les collines où ils s'étagent ont leurs têtes aplanies : c'est qu'elles sont devenues les forts de Plappeville, de Saint-Quentin, de Saint-Blaise et de Sommy.

Les Messins d'avant la guerre, tous soldats ou parents de soldats, vivaient en rapports journaliers avec la région agricole. Les rentiers y avaient leurs fermes, les marchands leurs acheteurs, et la plus modeste famille rêvait d'une maison de campagne où, chaque automne, on irait surveiller la vendange.

Tout cela composait une atmosphère très propre à la conservation du vieux type français. Qui n'a pas connu, médité cette ville, ignore peut-être la valeur d'une civilisation formée dans les mœurs de l'agriculture et de la guerre. Les Lorrains émigrés ne regrettent pas simplement des paysages, des habitudes, une société dispersée, ils croient avoir laissé derrière eux quelque chose de leur santé morale.

Jamais je ne passe le seuil de cette ville désaffectée sans qu'elle me ramène au sentiment de nos destinées interrompues. Metz est l'endroit où l'on mesure le mieux la dépression de notre force. Ici l'on s'est fatigué pour une gloire, une patrie et une civilisation qui toutes trois gisent par terre. Seul un cercle de femmes les protège encore. Instinctivement, je me dirige vers l'île Chambières, et vais m'asseoir auprès du monument que les Dames de Metz ont dressé à la mémoire des soldats qu'elles avaient soignés. C'est une de nos pierres sacrées, un autel et un refuge, le dernier de nos menhirs.

Tout autour de ce haut lieu, le flot germain monte sans cesse et menace de tout submerger. Au nombre de vingt-quatre mille (sans compter la garnison), les immigrés



dominent électoralement les vingt mille indigènes. Sous l'effort de cette inondation, l'édifice français va-t-il être emporté ? Le voyageur qui arrive aujourd'hui à Metz distingue, dès l'abord, ce que vaudrait cette ville reconstruite à l'allemande et selon les besoins du vainqueur.

La gare neuve où l'on débarque affiche la ferme volonté de créer un style de l'empire, le style *colossâl*, comme ils disent en s'attardant sur la dernière syllabe. Elle nous étonne par son style roman et par un clocher, qu'a dessiné, dit-on, Guillaume II, mais rien ne s'élançe, tout est retenu, accroupi, tassé sous un couvercle d'un prodigieux vert-épinard. On y salue une ambition digne d'une cathédrale, et ce n'est qu'une tourte, un immense pâté de viande. La prétention et le manque de goût apparaissent mieux encore dans les détails. N'a-t-on pas imaginé de rappeler dans chacun des motifs ornementaux la destination de l'édifice ! En artistes véridiques, nous autres, loyaux Germains, pour amuser nos sérieuses populations, qui viennent prendre un billet de chemin de fer, nous leur présenterons dans nos chapiteaux des têtes de soldats casquées de pointes, des figures d'employés aux moustaches stylisées, des locomotives, des douaniers examinant le sac d'un voyageur, enfin un vieux monsieur, en chapeau haut de forme, qui pleure de quitter son petit-fils ? Cette série de platitudes, produit d'une conception philosophique, vous n'en doutez pas, pourrait tant bien que mal se soutenir à coups de raisonnements, mais nul homme de goût ne les excusera, s'il a vue leur morne moralité.

Au sortir de la gare, on tombe dans un quartier tout neuf, où des centaines de maisons chaotiques nous allèchent d'abord par leur couleur café au lait, chocolat ou thé, révélant chez les architectes germains une prédilection pour les aspects comestibles. Je n'y vois nulle large,

franche et belle avenue qui nous mène à la ville, mais une même folie des grandeurs déchaîne d'énormes caravan-sérails et des villas bourgeoises, encombrées de sculptures économiques et tapageuses. En voici aux façades boisées et bariolées à l'alsacienne, que flanquent des tourelles trop pointues pour qu'on y pénètre. En voilà de tendance Louis XVI, mais bâties en pierre rouge, ornées de vases en fonte et couronnées de mansardes en fer-blanc. Ici du gothique d'Augsbourg, là quelques échantillons de ce roman qui semble toujours exciter mystérieusement la sensibilité prussienne. Enfin mille lutins, elfes et gnomes, courbés sous d'invisibles fardeaux.

Je ne ressens aucune émotion de force devant ces façades à pierres non équarries, qui ne sont qu'un mince placage sur briques. Et je n'éprouve pas davantage un joyeux sentiment de fantaisie à voir un maçon tirer de son sac, au hasard, un assortiment infini de motifs architecturaux. Ces constructeurs possèdent une érudition étendue, et, par exemple, un Français voit bien qu'ils ont copié à Versailles d'excellents morceaux, de très bons œils-de-bœuf, des pilastres, des obélisques ; mais ces motifs, juxtaposés au petit bonheur, ne sont pas réduits aux justes proportions, ni exécutés avec les matériaux convenables. Tout ce quartier neuf, qui vise à la puissance et à la richesse, n'est que mensonge, désordre et pauvreté de génie. C'est proprement inconcevable, sinon comme le délire d'élèves surmenés ou la farce injurieuse de rapins qui bafouent leurs maîtres. On croit voir, figées en saindoux, les folies d'étudiants architectes à la taverne d'Auerbach.

Dans un coin de cet immense cauchemar, en contre-bas, sous un pourrissoir de vieux paniers et de seaux bosselés, n'est-ce pas l'ancienne porte Saint-Thiébaud ? Ah ! qu'ils